

LA TÊTE EN ROSE

N°21 – JUILLET 2014

SUPPLEMENT GRATUIT À
« LA TÊTE EN NOIR »
PROPOSÉ PAR
MICHEL AMELIN



ISSN 1279 - 211X

LE ROMAN POLICIER SENTIMENTAL A LA LOUPE

LAURA CALDWELL AU KILO ET EN PROMO

L'apparence du piège

Livres Hebdo, hors de prix (390 € euros l'abonnement) sans doute en raison de son listing de toutes les sorties de la semaine classées par genre et affublées de leur code barre, est aussi truffé de plaquettes de pubs d'éditeurs et de soit disant « *avant-critiques* » qui ne sont en fait que la mixture pré-digérée des services promotionnels avant publication. Prenons un exemple : on a été étonné du retentissement dans la presse du fade romantique suspens au soixantième degré de SOPHIE BASSIGNAC « *Mer agitée à très agitée* » (Lattès). Seul un critique d'Ouest-France semblait l'avoir réellement lu, résultat : démolition en règle. En *avant-critique*, le critique Alexandre Fillon, gros prescripteur de **Lire**, **le JDD**, **Madame Figaro** etc... avait justement consacré une page entière à cette bluette débilite dans **Livres Hebdo**. Contournant l'analyse du roman, trop casse-gueule, il livra un

portrait cool de la romancière. Belle preuve de *service commandé*. Ne cherchons pas plus loin l'explication de la campagne favorable à ce petit roman français : la presse, les libraires et les bibliothécaires prennent leurs sources dans **Livres Hebdo**, organe des éditeurs et foire à l'auto-promo. Le critique « ordinaire », fait un mix entre l'*avant-critique*, la quatrième de couv, l'avis de l'éditeur et... emballé, c'est pesé ! Le reste du magazine étant consacré aux batailles de cessions de droits, aux listes de meilleures ventes etc... force est de constater que malgré les discours lénifiants des éditeurs sur le soutien à la langue, à la création, aux textes difficiles et patati et patata l'essence de leur organe est LA VENTE.

Ne jetons donc pas la pierre à Harlequin/Hachette (partenariat 50%/50%) qui affiche son désintérêt total pour la littérature au profit du marketing pur et dur. C'est justement dans un vieux numéro de **Livres Hebdo** de l'été 2013 obligeamment

donné par une libraire avant de finir à la poubelle (pas la libraire, le magazine) que le CV et la photo d'EMMANUELLE BUCCO-CHANCÈS, nouvelle Directrice Générale d'Harlequin France ont été publiés. Lunettes carénées à monture rouge assortie à son rouge à lèvres sur un sourire éblouissant, elle a succédé à STEPHANE AZNAR parti « diriger la marque de linge de maison Linvosges » ! On se pince. La nouvelle directrice est passée, elle, par Jacobs Suchard puis Chambourcy du groupe Nestlé. Un petit tour dans l'agence de publicité McCann Erickson avant de retrouver le groupe Nestlé en 2000 et se consacrer enfin à Kellogg's dont elle devient directrice marketing et planning en 2008. Whaou ! On devine tout de suite son challenge. Sachant que le paquet de Kellogg's Corn Flakes est à 6,38 € le kilo, le Harlequin poche Best Sellers à 26 € le kilo et le Mosaïc grand format à 22 €, calculez la formule pour forcer les gamins à avaler des pages Harlequin au petit-déjeuner.



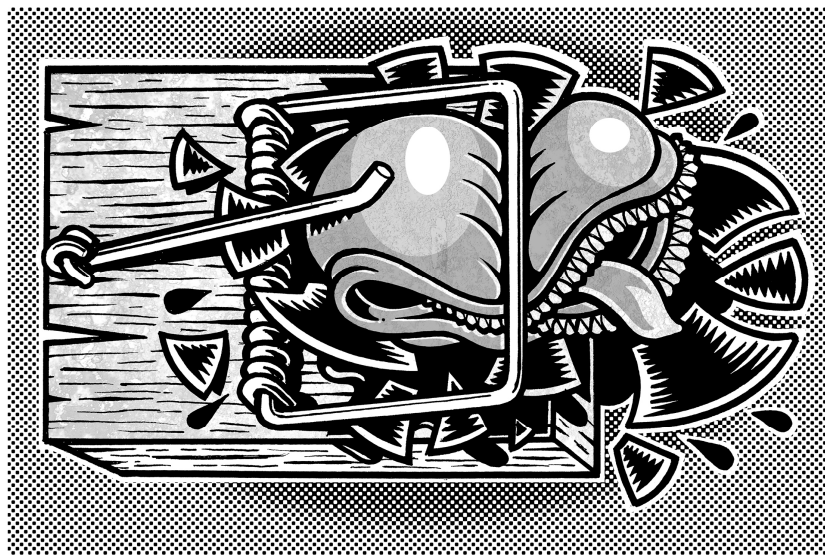
Le piège des apparences

LAURA CALDWELL et son « *Piège des apparences* » (450 gr/19,90 €) est donc en concurrence

directe avec une boîte de Kellogg's Corn Flakes (500 gr/3,19 €). Cette énorme différence de prix est-elle méritée ? Oui, pour la durée de consommation du produit : cinq prises de 100 gr par petit-déj de 10 minutes soit 50 minutes pour une boîte de Kellogg's contre quatre heures au moins pour venir à bout de LAURA CALDWELL qui allège pourtant ses pages avec 76 chapitres et donc autant de blancs. Mais la différence de prix n'est pas valable pour le plaisir : on préférera Kellogg's, moins cher mais nettement plus craquant, plus digeste et léger que Laura Caldwell.

Dommage. Elle avait pourtant des atouts dans son sac Prada. Cette rousse mignonne aux grands yeux verts, enseignante en droit à la Loyola University de Chicago et directrice du groupe *Life After Innocence* qui aide à réinsérer les personnes innocentes affectées par la justice criminelle, se lance dans la fiction en 2002. Ses atouts principaux viennent en droite ligne de la « chick lit » (littérature pour poulettes). Ce style de discours (à la première personne) de têtes de linottes citadines a été mis en place par CANDACE BUSHNELL dans « *Sex and the City* » et HELEN FIELDING dans « *Le Journal de Bridget Jones* ». Leurs chroniques paraissaient avec succès dans la presse anglo-saxonne avant d'être réunies en livre avec le succès que l'on sait. Harlequin, avec sa structure narrative reposant depuis la préhistoire sur la focalisation de l'héroïne à la troisième personne, a été bouleversé par l'émergence de cette nouvelle structure, plus moderne et directe. Ni une, ni deux, la collection « *Red Dress Ink* » a été mise en place et c'est justement dans cette collection que LAURA CALDWELL a fait ses armes.

Au passage, on aura une pensée pour la reine du polar humoristique



venue du sentimental : JANET EVANOVICH qui a créé les bidonnantes aventures de sa chasseuse de primes Stephanie Plum. Placée dans les rayons polar, niche «humour» (il n'y a presque personne), elle en sort maintenant depuis que la chick lit est reconnue comme phénomène éditorial. Pocket a relooké tous ses titres avec les fameux dessins modeux qu'on voit partout et la romancière entame une nouvelle carrière avec un nouveau public, rayon *féminin* (très encombré).

Evanovitch, qui vient du courant tradi Harlequin, a donc ouvert le chemin. Caldwell profite de cette nouvelle vague. Celle des dialogues avec le je narratif, enlevés, ambiance restau branché, portables, amants-amis, shopping pour déstresser, boulot-investissement... Et, pour ses polars, elle a mis la pédale douce sur ses bavardages et investi sur ses connaissances universitaires. Ses livres peuvent donc être plombés par les procès. Avec un découpage en 76 chapitres, elle se force à faire des chutes et donc à enclencher une dynamique de lecture factice. Elle crée Izzy McNeil une narratrice personnage qui raconte l'histoire au passé composé ce qui donne d'emblée un ton roman noir. Mais, grande nouveauté, elle se

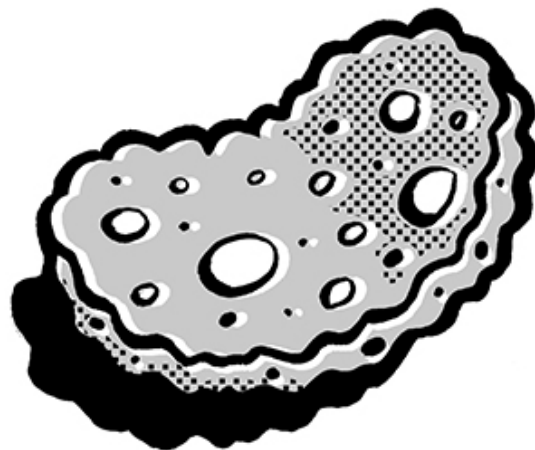
permet quelques chapitres hors du point de vue d'Izzy (une focalisation sur un truand en contact avec une barbouze) et même deux chapitres où Izzy est décrite d'un point de vue extérieur à la troisième personne, ce qui permet de se faire une idée très sexy de la dame et constitue une excellente pirouette narcissique pour la romancière. D'ailleurs n'a-t-elle pas entretenu le buzz en novembre 2008 avec l'agression dont elle a été victime alors qu'elle faisait son footing ? Les deux méchants l'ont rouée de coups de pieds en lui réclamant son pognon, qu'elle n'avait pas sur elle, avant de lui voler son iPod. Caldwell se répandit dans les médias en annonçant qu'Izzy McNeil son héroïne alter ego dont le premier tome des aventures venait de paraître chez Mira y subissait le même type d'agression ! On voit où va l'identification.

LAURA CALDWELL sait donc jouer sur les structures. Mais qu'en est-il de l'intrigue du « **Piège des Apparences** », cinquième titre de la série ?

Les apparences piégées :

Izzy McNeil avait tout pour être heureuse : un nouveau boulot d'avocate d'assises dans un cabinet important dirigé par une patronne-copine qui assure les défenses d'une

famille mafieuse (les affaires marchent donc bien), un collègue homo ex-hétéro très sympa et surtout un « Ken » à cheveux longs, multimillionnaire depuis la réussite de sa start-up créée avec un ami étudiant. Mais voilà que Ken/Théo vient habiter chez notre rouquine Barbie en attendant son emprunt maousse pour un luxueux penthouse. Horreur ! Le crédit est refusé. C'est la pire des hontes aux States vocifère Caldwell. La start-up ne peut plus starter du tout car l'un des administrateurs de la société fiduciaire investisseuse et planquée aux Iles Cook a retiré ses billes et même plus que ça. Et si le Théo n'était pas clair ? Son ami associé tente de se suicider (scène mélo avec sa maman). La voisine d'Iz est assassinée dans son propre appartement. Un flic bourru sort des tomes précédents de la série ainsi que son père, son ex et quelques utilités. Le tout est mélangé avec du droit et un énorme motif stable caldwellien : LES PARENTS (de Théo, d'Izzy, de l'ami et même du mafieux !) qui cachent bien leur jeu. Izzy fait deux fois l'amour avec son Théo. La première fois, elle ne veut pas qu'il lui serre la trachée. Mais la seconde fois... : « Je lui avais fait confiance pour contrôler la pression de ses doigts sur mon cou, pour retirer ses mains à temps, pour faire en sorte que je ne me sente jamais en danger. Il s'agissait vraiment d'une grosse responsabilité qu'il avait assumée avec une tranquille assurance, donnant à cette curieuse expérience une signification qui allait au-delà du plaisir sexuel. C'était comme si je lui avais ouvert grand la porte de mon intimité et qu'il avait fait de même pour moi. » Abscons ? Pas pour Laura Caldwell romancière sexologue rubrique petites annonces de journal gratuit.



On aurait dû être averti par le slogan imprimé sous le titre en couverture « *Et si nous ne connaissions pas vraiment ceux que nous aimons ?* » Au fur et à mesure que l'intrigue progresse, le point de vue de la jeune avocate se concentre sur les bouderies et les lapsus de son amant. Les actions passent de plus en plus par leurs récits dans des dialogues. Et, en raison des chapitres « hors structure » qui dévoilent des indices clé, le lecteur finit par en savoir plus que l'héroïne ! Ainsi, la meilleure idée du livre sur l'identité de « la barbouze » qui renseigne un mafieux sur les faits et gestes de notre héroïne et de son serreur de kiki est-elle complètement sabotée par le récit direct de son meurtre. Erreur d'aiguillage ? En fait non, l'objectif premier de Caldwell n'est pas l'intrigue policière mais l'intrigue amoureuse.

A vouloir jouer sur les genres (sentimental, policier, procedural, comédie, noir), Laura Caldwell échoue. Après l'épilogue (ouf !) ce ne sont pas ses **Remerciements** à cinquante-deux personnes nommées qui vont lui remonter sa note. S'il faut se mettre à cinquante-trois (avec elle) pour pondre un Harlequin, on n'est pas sorti de l'auberge !

TEXTE : Michel Amelin
ILLUSTRATIONS : GREGOR

